UNE

CONVERS

LETTRE

ADRESSÉE A SA GRAND

MONSEIGNEUR MEF

EVÊQUE DE LAUSANNE ET

PAR

Mme LA BARONNE DE WEDEL-JAF

NÉE BARONNE ROSENÖRN-L



ROME

IMPRIMERIE POLYGL

DE LA S. CONGR. DE PROPAG

1890.

E

RSION

—

R E

. GRANDEUR

MERMILLOD

NNE ET GENÈVE

DEL-JARLSBERG

SENÖRN-LEHN



E

DLYGLOTTE

PROPAGANDA FIDE

UNE CONVERSION

MONSEIGNEUR,

Vous avez bien voulu m'exprimer le désir de lire l'histoire de ma conversion, racontée par moi-même. Je me fais un devoir et une joie de vous obéir, quoique je sente bien mon incapacité. Je ne suis pas Française, vous le savez, Monseigneur (d'ailleurs les Français n'ont pas besoin de se convertir pour devenir bons et pieux). Excusez donc l'imperfection de mon travail et daignez agréer cet humble récit de ma conversion avec cette bonté et cette bienveillance que vous me témoigniez lorsque je vous rendais visite à Rome procure St. Sulpice, ou à l'Evêché à Fribourg.

Il faut tout d'abord que je vous dise ce que j'étais avant ma conversion.

Elevée par ma pieuse mère dans la solitude du grand château de Hvidkilde, en Danemark,

j'avais été constamment entourée de bons exemples, et j'avais toujours connu et aimé le bon Dieu. Nous étions six sœurs, tout un pensionnat; on disait, dans le pays, que nous étions gardées comme des cloîtrées; nous étions très heureuses, aucune émotion, aucun chagrin ne troublait notre sérénité.

La journée commençait et se terminait par la prière en famille, et le dimanche une voiture transportait tout ce monde joyeux à l'église du village, où le vieux pasteur nous expliquait l'Evangile, et où nous chantions les louanges de Dieu en chœur avec les bons paysans. On exigeait de nous beaucoup de travail et d'étude, j'apprenais donc tout ce que nos livres d'histoire relataient sur le catholicisme, et quand j'eus passé mes examens sur toutes ces horreurs, je ne doutais certainement pas que la religion de Luther ne fût la vraie religion. Je frémissais d'indignation en écoutant les récits de nos professeurs sur l'Inquisition d'Espagne, sur les intrigues des Jésuites, la brutalité de Grégoire VII, forçant le noble Henri IV à s'enrhumer à Canossa, et quand on me prouvait que l'immoralité des prêtres, l'ignorance des religieux et la décadence géné-

rale de toute la catholicité allaient faire crouler sous peu tout l'édifice de l'Eglise romaine, je me sentais soulagée et j'appelais de tous mes vœux le beau jour où la civilisation pénètrerait partout à la suite du pur Evangile, où la Bible serait enfin rendue à l'humanité opprimée sous le joug catholique et où l'on chanterait les cantiques de Luther à la basilique de Saint-Pierre, après avoir envoyé dans les musées toutes les idoles qui la souillaient réitérant ainsi ce qui s'était pratiqué en Danemark au temps de la prétendue Réformation.

Du reste, je n'avais jamais vu un catholique, puisqu'à cette époque la mission de Svendborg n'existait pas encore, je crois même qu'il ne se trouvait pas un seul catholique dans le département; je me serais, en outre, bien gardée de les fréquenter, si même le hasard m'eut mis en relation avec l'un d'eux.

Ils m'inspiraient une terreur vague mêlée à une profonde pitié pour leur ignorance et leurs superstitions. J'avais une telle peur d'eux que je faillis me trouver mal la première fois que je me vis en face d'un prêtre catholique en chemin de fer en Allemagne.

L'auteur de l'*Imitation* dit quelque part que

ceux qui voyagent beaucoup ne se sanctifieront que difficilement. Mais Gerson ne s'adresse décidément pas aux habitants du Nord; à ceux-ci on ne saurait trop recommander de voyager, de quitter les pays où le catholicisme n'existe qu'à l'état de souvenir, de parcourir les contrées catholiques, de constater de leurs propres yeux combien on les avait induits en erreur en leur parlant de l'ignorance et de la perversité des prêtres catholiques et des horreurs et abus de l'Eglise romaine. Le bon Dieu voulait m'accorder la grâce de faire cette expérience: après mon mariage, la santé de mon cher mari s'affaiblissant de plus en plus, nous nous décidâmes à aller dans le Midi et nous partîmes en 1880 pour la Corse. J'avais alors vingt ans et une liberté complète avait succédé pour moi à la vie sérieuse, tranquille et retirée de la campagne, où ma première jeunesse s'était écoulée. Tout en emportant une volumineuse bible dans ma malle et en conservant un certain fond de piété dans mon âme, je ne pratiquais que peu les exercices de dévotion. Néanmoins, j'aimais beaucoup entrer dans les nombreuses églises d'Ajaccio; je ne priais pas, mais j'éprouvais une certaine douceur

dans mon âme quand je m'agenouillais sur ce blanc pavé en marbre; je me sentais heureuse et le cœur à l'aise, lorsque j'avais passé quelques instants ainsi. Je répétais ces exercices si souvent que mon mari s'en alarma et me les défendit. Ce fut un pasteur protestant, M. Courvoisier, de la Chaux-de-Fonds, qui dut intervenir en ma faveur, faisant observer à mon mari que c'était là une chose assez inoffensive, qu'il n'avait nulle raison de me défendre. Il se porta garant de mon orthodoxie luthérienne (je me disputais, en effet, souvent avec sa femme, qui était calviniste) et on me laissa faire.

Je fis aussi à cette époque une visite au grand couvent des Sœurs situé sur le Cours-Grandval. C'était uniquement la curiosité qui m'y amenait, je sonnai à la grille et je vis la bonne Sœur portière s'avancer vers moi pour me demander le but de ma visite. C'était la première fois que je voyais des religieuses de près; elle me montra leurs beaux jardins tout couverts de roses et de lis, et elle me fit ensuite entrer au parloir, où elle me demanda si j'étais catholique. L'effroi que lui causa ma réponse négative et la pitié que je lui inspirais, frois-

sèrent beaucoup mon amour-propre, et lorsque je lui racontai que je venais d'un pays où l'on se passait du catholicisme depuis trois cents ans, sa pitié fit place à un dégoût, qu'elle réussit fort mal à me cacher. Je commençai à me sentir mal à l'aise et je pris congé d'elle; elle me promit le concours de ses prières, mais je fus fort peu touchée de cette attention et bien contente lorsque la grille se referma derrière moi.

A mon retour à l'hôtel, mes amis, qui n'avaient pas prévu mon escapade, ne trouvèrent pas assez de mots pour blâmer mon imprudence. « Remerciez le bon Dieu de vous avoir préservée », me dit un ministre anglais, et une calviniste ajouta: «Partir ainsi sans nous prévenir! et si l'on vous aurait fait disparaître! » «Vous n'auriez pas été la première victime, dit une troisième; vous ignorez donc qu'il y a de vastes souterrains dans les couvents catholiques; moi-même, qui vous parle, j'ai connu plusieurs personnes qui, s'étant aventurées comme vous aujourd'hui, ont été retenues dans des prisons froides et humides; on leur extorquait ainsi une abjuration à force de faim et de mauvais traitements. »

J'écoutais, toute interdite, les racontars de ces personnes expérimentées et je ne m'hasardais plus seule dans les couvents. Je devenais même assez indifférente pour le catholicisme; ma curiosité étant apaisée, je ne m'en occupais plus guère que pour m'en moquer quand l'occasion s'en présentait. Le peu que j'avais vu m'avait donné la certitude que je le connaissais à fond, et que la supériorité de mon instruction le rendait un adversaire bien peu redoutable pour moi. Remplie de ces sentiments, je passais l'été de 1881 en Suisse. Si d'autres se préparent dans la solitude et la méditation à écouter la voix de Dieu, j'étais placée dans un milieu bien différent. Nous étions à l'hôtel, à ce bel hôtel de Russie, situé en face des tours de Saint-Pierre, du lac et du Mont-Blanc; Genève était comme toujours le rendez-vous d'une foule joyeuse. A la grande table d'hôte, l'Anglais coudoyait l'Américain, l'Espagnol le Turc; j'avais ma place près d'une famille polonaise, qui me témoignait une affection réelle, dont je fus vivement touchée. La comtesse Mülinen, que j'appelle maintenant ma chère et bonne marraine, était une fervente catholique, mais elle parlait toujours avec dé-

férence et respect de mes croyances religieuses et ne tâcha jamais de m'influencer en faveur de sa foi. Nous causions toujours de religion, quand le soir les messieurs se retiraient au fumoir, car j'ai toujours été fort désireuse de m'instruire, et j'aimais beaucoup entendre la comtesse, qui n'était pas seulement fort instruite, mais très spirituelle, intelligente et femme du monde accomplie. Elle évitait tout ce qui aurait pu choquer mes oreilles protestantes. Sa bonté, sa douceur et son amabilité étaient dejà pour moi des prédications éloquentes en faveur de sa religion. Son fils, le jeune Mülinen, était moins indulgent et moins resérvé; il se tordait de rire lorsque je débitais les monstruosités qu'on m'avait apprises sur le compte des catholiques, sur leurs Papes, leurs prêtres, leurs institutions. Je le vois encore partir d'un éclat de fou rire lorsque je racontais une histoire, très fantastique, je l'avoue, sur quelques religieuses, qui, ayant vu un cerf-volant, s'étaient mises en prière, croyant que c'était le Saint-Esprit. Il se moquait toujours de ma crédulité et me considérait évidemment comme très simple. Quand j'allais faire la cène à notre église, il ne manquait jamais de me dire: « Bon

appétit, Baronne », témoignant ainsi un profond mépris pour les sacrements de Luther et de Calvin. Je me fâchais un peu contre lui, mais je ne pouvais m'empêcher d'admirer sa piété et sa conviction et nous demeurâmes d'excellents amis.

C'était au printemps de cette année-là que vous aviez entrepris votre grand voyage apostolique en Suède, Monseigneur, et vous veniez de retourner à Monthoux. La comtesse Mülinen m'avait engagée depuis longtemps à l'accompagner quand elle se rendrait auprès de vous, et un jour elle m'avertit que vous l'attendiez pour le lendemain. « Monseigneur aura beaucoup de plaisir à vous voir, me dit-elle ; il me charge expressément de vous le dire. » J'avoue que j'eus peur et que j'aurais préféré renoncer à cette entrevue. Je ne me faisais pas une idée exacte de l'aspect que pouvait avoir un évêque catholique et j'hésitai vraiment quelque temps avant d'accepter l'invitation de la comtesse. Si je m'étais doutée de l'existence de mon ange gardien, je me serais peut-être recommandée à sa protection, mais j'étais étrangère à toutes ces consolantes croyances de la sainte Eglise. Je tâchais donc,

à ce défaut, de vaincre, par le raisonnement, mes sentiments de frayeur. « Voyons, me dis-je, cet évêque ne pourra guère être plus terrible que les brigands de la Corse auxquels je faisais une visite cet hiver. Puis, mon mari saura où je suis allée, il pourra au besoin me venir en aide; la comtesse Mülinen est, du reste, responsable de ma démarche. » Le lendemain, nous nous dirigeâmes donc vers Monthoux, à travers la verdoyante campagne qui entoure Genève, où à chaque détour du chemin l'on aperçoit le bleu lac Léman; nous franchissions la frontière suisse, et sur la hauteur j'apercevais l'église et le château de Monthoux, à moitié cachés par des arbres et de la verdure. La comtesse me racontait la douloureuse histoire de la persécution religieuse à Genève, comment le gouvernement s'était emparé de toutes les églises catholiques du canton, notamment de la belle église de Notre-Dame pour les donner aux vieux-catholiques; comment des gendarmes avaient pénétré dans le presbytère de Notre-Dame saisir la personne sacrée de l'évêque; comment ils l'avaient conduit au-delà de la frontière, sur la limite du territoire français. « Mgr. Mermillod

exilé, ajouta-t-elle, se fixa d'abord à Ferney, ancienne résidence de Voltaire; mais une pieuse dame, la comtesse Elisa de Montailleur, l'ayant prié d'agréer son château, Sa Grandeur l'a accepté, et c'est donc à Monthoux qu'Elle habite. D'ailleurs, Monseigneur est fréquemment en voyage, sourtout en France, soit pour des prédications, puisqu'il est un des orateurs connus de notre époque, soit pour interesser la charité catholique en faveur de ses prêtres, depuis qu'ils ont été dépouillés de leurs églises et de leurs traitements. »

Pendant que nous causions ainsi, notre voiture était entrée par la grande grille, le sable criait sous les roues et nous nous arrêtâmes devant la porte d'entrée d'une charmante maison de campagne, toute couverte de roses et de verdure entourée d'un délicieux jardin, qui me rappelait celui du couvent d'Ajaccio. Votre fidèle serviteur alla nous annoncer, et tandis que nous attendions votre arrivée, je faisais vite l'inventaire du salon pour juger par là son propriétaire. Tout, depuis les tableaux religieux suspendus aux murs, jusqu'aux livres, journaux et revues qui couvraient les tables, contribuait à me donner une bonne opinion de

celui qui allait nous recevoir. (Je vous demande pardon, Monseigneur, de vous rappeler la liberté de critique et le sans-gêne d'appréciation qui m'étaient propres alors; vous vous souviendrez que je n'étais pas encore au nombre de vos brebis.)

Après quelques instants, vous fîtes votre entrée et la comtesse me présenta. Votre bonté me mit tout de suite à l'aise, vous me parliez de votre voyage et vous vouliez bien me charger de vous traduire plusieurs articles de journaux danois qui relataient les divers épisodes de votre grande Mission en Scandinavie.

A la première parole sur la religion, je crus devoir prendre mes précautions, et je vous demandai de ne pas faire des tentatives pour me convertir, vous assurant que c'était chez moi une détermination prise de ne jamais me faire catholique. Car, Monseigneur, je n'étais nullement venue chez vous pour apprendre à connaître la vérité, pour m'éclairer sur la volonté de Dieu, je venais en simple curieuse, en désœuvrée, j'ignorais encore qu'on ne peut pas s'approcher du feu sans être échauffée et qu'on n'apprend pas à connaître le catholicisme sans l'aimer.

J'avais vécu assez dissipée depuis mon mariage, occupée à des voyages, à des futilités et des lectures frivoles. En vous entendant parler des grandes vérités éternelles, que vous saviez admises aussi par les protestants, je me sentis devenir sérieuse, je songeai à mon enfance, à ma bonne et pieuse mère, et vous gagnâtes en ce jour, avec mon respect, ma confiance et mon affection.

Quelques jours après cette première entrevue, votre secrétaire, le bon chanoîne Guillermin, vint chercher chez moi les traductions dont j'ai parlé. Nous étions alors à Veyrier-sous-Salève, la chaleur accablante nous ayant forcée de quitter Genève pour quelque temps. J'étais absente et l'abbé trouva mon mari seul, je crois que le bon Dieu permit cette circonstance pour faciliter la conversion de mon mari, car celui-ci pût ainsi se quereller tout à son aise avec le vénérable prêtre et lui dire toutes les choses désagréables qu'il avait en magasin contre les catholiques. Ce ne fut que bien plus tard que mon mari se laissa persuader de vous faire une visite a Monthoux, mais, par contre, il me laissait toute la facilité de vous voir, soit à Veyrier; au grand pensionnat que dirige la

vénérée Mère Emilie, soit à Monthoux, et j'en profitais.

Votre bonté mettait des livres catholiques à ma disposition, et comme je n'avais rien d'autre à faire et que la chaleur m'empêchait de sortir dans la journée, je passais tout mon temps à lire. C'était pour moi tout un voyage à travers des pays inconnus ; des horizons nouveaux s'ouvraient devant moi; je constatais journellement que je n'avais non seulement que de vues très erronées sur bien des choses, mais qu'au fond je ne savais rien, ni en matière de religion, ni en philosophie, ni en morale, ni en histoire. Je commençais, dès lors, à me repentir d'avoir si souvent accusé les catholiques d'ignorance et d'idolâtrie. Je voyais de petits enfants du village, auxquels je voulais prouver qu'ils adoraient la Sainte-Vierge, et qui, tout en me riant au nez, me définissaient leur foi avec un aplomb et une sûreté que j'étais loin de posséder en théologie protestante, surtout depuis quelque temps.

Malgré tout cela, je n'avais aucune idée, aucune pensée de me faire catholique. J'acceptais tout ce que j'apprenais avec avidité, mais c'était pour moi comme une autre science,

comme l'histoire naturelle, par exemple, et qui n'avait d'intérêt que pour l'esprit, mais rien pour le cœur et pour l'âme.

Le bon chanoîne Guillermin venait très souvent nous voir pendant notre séjour à Veyrier; il était aumônier du pensionnat, et tous ses loisirs étaient consacrés à nous instruire, sans que nous nous en doutions, car nous le considérions seulement comme un ami avec qui l'on parle de ce qui l'intéresse; nous l'aimions beaucoup et je m'amusais fort à ces disputes théologiques, qui finissaient du reste toujours par ma défaite. Le bon Dieu lui avait donné une aptitude spéciale pour cette œuvre: il prenait dogme par dogme et nous combattait impitoyablement. Mon mari commençait généralement par dire au bon chanoîne que ce qu'il disait était faux et ridicule; alors moi, effrayée de sa franchise, je me mettais du côté du prêtre, à qui, du reste, la superiorité de la doctrine catholique rendait ma protection superflue.

Mais tout en admettant ce qu' il m' expliquait, mon refrain restait toujours: « Je suis bien de votre avis, Monsieur le Chanoîne, mais d' une manière absolument objective, pour moi je ne me ferai jamais catholique. » Ah! depuis quelque

temps je le répétais, ce refrain, pour me rendre forte contre mon cœur, qui commençait à aimer le catholicisme. D' abord, je constatais que j' éprouvais un plaisir secret à me voir battre en brêche, puis que je ne trouvais plus d'objections à faire au Chanoîne, qu' enfin mon cœur était changé et que je ne pouvais m' empêcher d' aimer le catholicisme, de l' aimer autant que je l' admirais.

Vous n' exigez pas, Monseigneur, que je vous expose mes vues erronées sur les différents dogmes controversés. Il y a maintenant si longtemps que ma foi catholique forme mon unique bonheur, que je me rappelle à peine le temps où j étais hors du sein de l' Eglise et où j' avais le malheur de la combattre et de me moquer de ses institutions.

Comment concevoir que l' on puisse douter du purgatoire, de la communion des saints, que l' on puisse qualifier d' idolâtrie la confiance et l' amour filial que nous témoignons à la Sainte Vierge, se révolter à la pensée de l' infaillibilité du Pape, nier l' existence de sept sacrements, outrager et mépriser le Saint-Sacrement de l' Eucharistie lui-même?

Toutes ces erreurs ont été les miennes, mais

je le répète, je ne m'en souviens plus; vous savez du reste, Monseigneur, que ces objections sont les mêmes, avec peu de variations, chez tous les protestants. — Battue continuellement en brêche par le chanoîne à ses visites réitérés et prolongées auxquelles succédaient des causeries avec la comtesse Mülinen, je commençais enfin à m'inquiéter et à me rappeler que j'étais protestante, et que je devais défendre le trésor de l'Evangile pur contre les attaques des papistes. Oui, je sentais le besoin de défendre mon cœur, de me fortifier contre ces loups ravisseurs qui voulaient prendre mon âme. J'allais donc trouver un des pasteurs protestants à Genève pour lui ouvrir mon âme et lui demander de rallumer le feu protestant chez moi en même temps qu'il devait faire l'office de pompier et éteindre l'incendie catholique qui brûlait mon cœur.

Ce fût son épouse, accompagnée d'une nombreuse troupe de charmants petits luthériens de tout âge, qui m'ouvrit la porte. Elle me fit entrer au salon et envoya quelques-uns des enfants dans différentes directions pour chercher leur papa. Ils revinrent sans lui, mais elle eut la bonté de me dire qu'elle se chargerait

de ma commission pour son mari. Les enfants se groupaient autour de moi pour avoir leur part de ma communication, mais j' étais assez saisie de la confession catholique pour ne pouvoir accepter ses bons offices. Il fut donc convenu que le pasteur se rendrait chez nous à l' hôtel. Il vint en effet à plusieurs reprises et je pus lui soumettre mes doutes et lui demander des conseils. Dieu ne permit pas que ces conseils fussent très pratiques et que ses appréciations pussent déconsidérer le catholicisme à mes yeux.

Maintenant que je priais Dieu de m' éclairer, j' aimais toujours de plus en plus le catholicisme, mes délices étaient de parler de la religion, d'entrer dans les églises, de contempler avec amour les confessionnaux; et surtout, Monseigneur, d' aller en pélérinage à Monthoux, pour recueillir de vos lèvres des paroles fortifiantes, encourageantes qui apportaient du calme à mon esprit et mettaient un baume sur mon cœur agité. Vous étiez pour moi le plus affectueux et le plus indulgent des pères, et malgré vos soucis et vos travaux, vous trouviez toujours des moments pour moi.

Mon cher mari avait aussi été gagné par

la grâce, toutefois je n' osais espérer qu'il nous serait possible d' abjurer; nous n' étions nullement décidés à le faire, et je croyais que cet état pourrait se prolonger indéfiniment.

Dans ces doutes, je résolus de demander au pasteur luthérien de nous admettre à la communion; je crois que la communion ne se célébrait qu' une fois par mois dans cette église. Le pasteur, qui connaissait l' état de doute et d' hésitation dans lequel nous nous trouvions, éprouvait certaines difficultés à nous accorder la permission demandée; il me dit même que c' était pour lui une obligation de nous la refuser. Alors je lui dis : « Eh bien, Monsieur, je veux la communion d' une manière ou de l' autre et si vous me la refusez, je vais la demander à Mgr Mermillod; soyez-en sûr, il ne me la refusera pas. » Alors le pauvre pasteur, ne voulant pas nous chasser lui-même de l' Eglise protestante, fixa pour nous la communion au dimanche suivant, et je me dirigeais vers vous, Monseigneur, pour vous rendre compte de notre détermination. Lorsque je réclamais ces sortes de conseils, je ne manquais jamais de vous demander préalablement le petit miracle de faire abstraction pendant quelques instants de

votre caractère épiscopal et sacerdotal, d'oublier que vous étiez catholique, et de trancher mes doutes seulement en ami sûr et désintéressé. C'est de cette manière que je vous ai prié plus tard de résoudre pour moi la question de savoir si je devrais rester protestante ou devenir catholique.

Mais je reviens à notre communion. Le dimanche soir, après la table d'hôte, où M. Rathgeb nous avait servi un copieux dîner, j'annonçais à nos amis étonnés, que nous les quittions pour passer la soirée au temple et faire la communion. — Chez nous, en Danemark, l'on a conservé des vestiges des vieilles habitudes catholiques. Après ce que l'on appelle la confession et qui consiste en une exhortation du ministre, tandis que les pénitents se gardent bien de « confesser » n'importe quoi, tout le monde s'avance vers la table de communion, on s'agenouille et le ministre fait le tour de l'assemblée en prononçant des mots d'absolution et en imposant les mains à chacun des assistants.

Mais, comme me disait la femme du pasteur, c'était complètement *démodé*, vous ne comprenez donc pas combien c'est plus convenable

que chacun reste à sa place, alors il n' y a pas ce va-et-vient dans le temple. On avait aussi trouvé plus expédient, plus « à la mode » d'abolir la table de communion et les fidèles communiaient debout devant le pasteur, qui s'était placé sur un petit tabouret d' où il nous tendait le pain et le calice.

Ce fut la dernière fois que je mis les pieds dans une église protestante. Si j' avais eu des doutes auparavant, j' étais maintenant fixée et j' avais la certitude, oui la certitude bienheureuse que la vérité n'est pas dans l'Eglise protestante, qui ne m'a plus désormais inspiré que de l'horreur et du dégoût; mais qu'elle se trouve bien dans l'Eglise catholique où le Pape veille à ce que les nouvelles modes ne s'introduisent pas et qui est l'Eglise des saints, l'Eglise des martyrs, l'Eglise qui nourrit ses enfants du pain céleste et pas des pierres, l'Eglise de Jésus-Christ.

Nous retournions en silence vers l' hôtel; c'était tard, la lune s'élevait derrière le Mont-Blanc et argentait les arbres de l'île Rousseau. Arrivé au milieu du beau pont Mont-Blanc, mon mari s'arrêta, et tournant la main dans la direction de Monthoux, il me dit: « J'ai assez

de ceci, nous ne pouvons pourtant pas perdre nos âmes par affection pour nos familles et je ne veux plus résister à la grâce sous prétexte de réfléchir encore. J'ai vu assez clairement quelle est la vraie Eglise de Notre Seigneur et je veux appartenir à cette Eglise. Si tu penses comme moi, ajoutait-il, tu iras encore demain à Monthoux demander à Monseigneur de vouloir bien nous recevoir. » Ah! si je pensais comme lui!! Mais je voyais se réaliser, sans aucun effort de mon côté, sans aucune difficulté, le plus ardent de mes désirs; je voyais que non seulement je pouvais entrer moi-même dans le bercail, mais que mon cher mari m'accompagnait, me devançait, ce que je n'avais jamais osé espérer.

Le lendemain, nous fîmes part de notre détermination à nos chers amis (je me sers avec dessein du mot *notre détermination*, j'étais encore si protestante que je ne savais pas comprendre et apprécier quelle immense grâce Dieu allait nous faire.)

J'étais fort heureuse quoique très agité lorsque j'arrivais à Monthoux le lendemain en compagnie de mon petit frère comme nous appelions le jeune Mülinen. Celui-ci monta d'a-

bord pour vous prévenir de ma visite, et quoique je lui eusse prescrit un silence absolu, je soupçonne fort qu'il ne trahit mon secret dès la première minute. Le cher ami était au comble de la joie, et je ne lui en veux certainement pas. Depuis six mois il négligeait tous ses camarades, tous ses jeux, toutes ses parties de plaisir pour faire l'office de catéchiste auprès de nous. Il avait donc bien des motifs de se réjouir de voir cette campagne aboutir au résultat qu'il appelait de toutes ses pieuses prières.

Vous me fîtes monter dans votre cabinet de travail, Monseigneur, et là, prenant mon courage à deux mains, je vous fis part de nos désirs en vous priant de nous rendre enfants de la Sainte Eglise catholique. Votre cœur paternel ne voulait pas nous refuser, et malgré mon caractère léger, insouciant, aux enthousiasmes faciles, qui n'était guère une garantie pour ma persévérance religieuse, vous daignâtes accueillir favorablement notre demande et nous promettre de nous recevoir avant notre départ de Genève. Le 26 Octobre était fixé pour la grande cérémonie, et les jours qui nous séparaient de cette date étaient maintenant remplie par des

études encore plus approfondies; le bon chanoîne se multipliait, il ne nous quittait presque plus et consacrait tout son temps à l'instruction de ses convertis.

Enfin arriva ce grand et beau jour, jour béni entre tous; le matin à six heures nous partions, la comtesse Mülinen, son fils, mon mari et moi. Vous savez, Monseigneur, combien le mois d'octobre peut être beau sur les rives du lac Léman, le ciel si bleu, l'air si pur, les arbres revêtant mille couleurs charmantes. Avant notre départ de l'hôtel, ma chère marraine me mit dans les mains ce beau chapelet que le prince Gortschacoff lui avait rapporté de Rome et que le Saint-Père avait enrichi de sa bénédiction et de nombreuses indulgences. Je serrais la chère croix entre mes mains, lorsque l'émotion et la peur menaçaient de me gagner trop. Nous arrivons à Monthoux, nous nous dirigeons vers la petite église qui est toute parée et garnie de fleurs. Vous écoutiez mon mari; et moi, qui n'ai pas encore pris de bonnes habitudes à l'église je ne tiens pas sur place et je me promène, en agonie, devant l'église, avec le petit frère qui fait semblant de compatir

à mes angoisses tandis qu'il rit sous cape, sachant combien c'est doux et facile de se confesser. Alors vient mon tour, mais ici, Monseigneur, je n'ai pas assez d'humilité pour vous refaire la confession que votre bonté paternelle me rendit pourtant bien plus facile que je ne me l'étais imaginée.

On a placé deux prie-Dieu pour nous devant l'autel, nous nous agenouillons, les ministres de Dieu récitent pour nous les psaumes de la pénitence et nous récitons à notre tour la profession de foi de saint Pie V.–Et puis Monseigneur, une mer de grâces célestes nous inonde, votre puissance épiscopale lève les censures que nous avions encourues comme protestants et nous accorde l'absolution de nos péchés. Nous assistons au saint sacrifice de la Messe, nous recevons pour la première fois le Corps de notre Sauveur et à la fin votre prévoyance, comprenant toutes les difficultés, toutes les luttes qui vont surgir pour nous, vous voulez bien nous armer pour le combat en nous conférant le sacrement de la Confirmation.

Vous rappellerai-je, Monseigneur, les belles paroles que vous nous adressâtes à la fin,

comment vous dérouliez devant les yeux de nos âmes un magnifique tableau de la beauté et de l'immortalité de la sainte Eglise, occupée depuis dix-neuf siècles à garder et à élever les enfants de son céleste Epoux et recueillant aussi dans ses bras maternels les enfants malheureux que les marâtres dominent et laissent périr sous prétexte de liberté de conscience.

Monseigneur! je m'arrête; si je me suis félicitée au commencement de ce récit de n'être pas Française, puisque dans ce cas je n'aurais pas eu le bonheur d'être convertie par vous, je commence maintenant à le regretter amèrement. Que je voudrais savoir manier la langue française pour vous exprimer, comme je le sens, toute ma reconnaissance pour le bienfait immense, inappréciable que nous vous devons de nous avoir rendus enfants de la sainte Eglise, en laissant entrer la lumière du Christ dans notre famille, où nous sommes maintenant six à l'adorer à sa manière et non pas comme l'entend Luther. Tant que je serai ici-bas, et que je ne suis pas en possession du bien suprême, je ne saurai pas suffisamment estimer la grâce qui m'a été faite, je le sais. Mais ce

que je peux concevoir et comprendre de mon bonheur me remplit d'une joie si enivrante, que je suis parfois tentée de m'écrier avec le vieux roi des Francs: « Père, est-ce là ce paradis que vous m'aviez promis! »

EDLE Baronne DE WEDEL JARLSBERG.

Lundi de Pâques 1889.

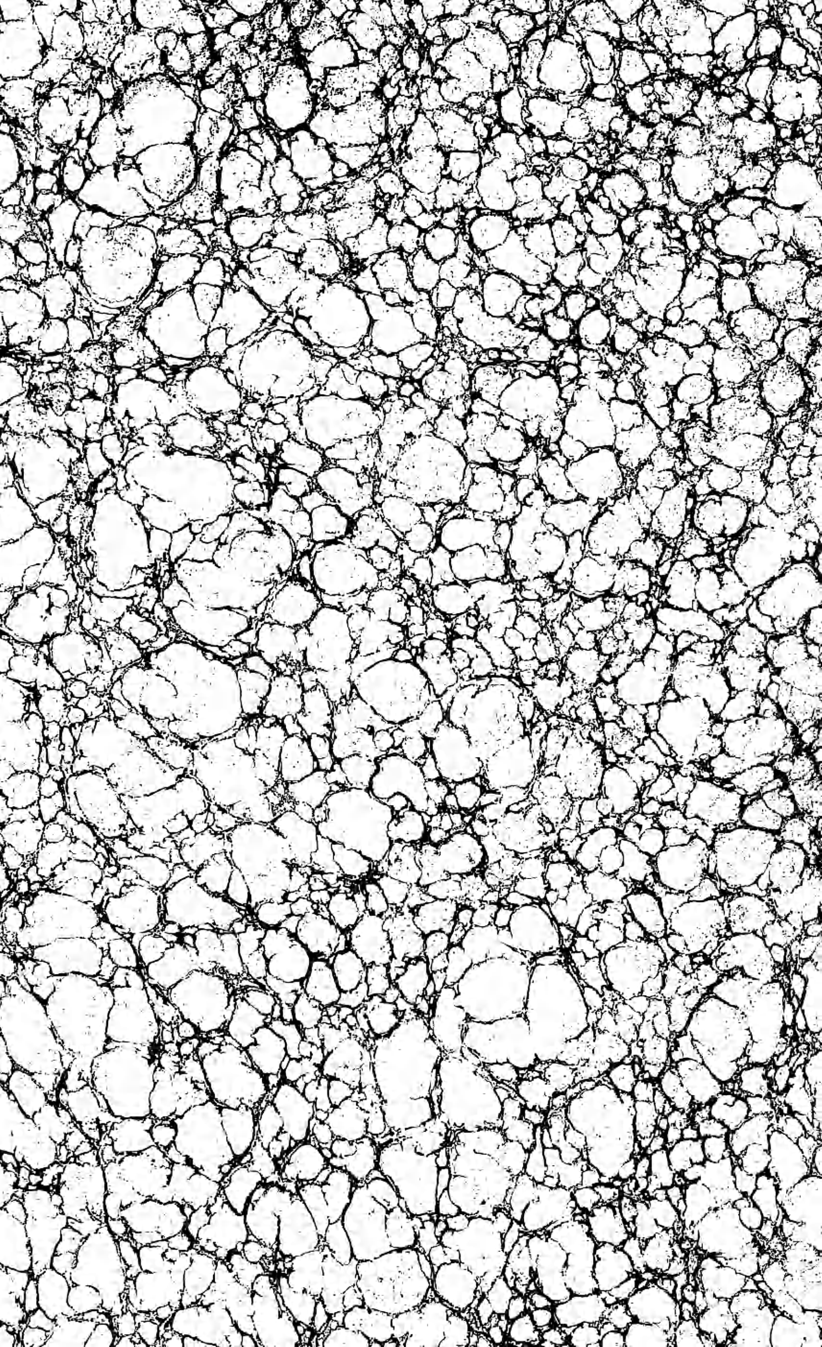


IMPRIMATUR

Fr. Raphaël Pierotti O. P. S. P. A. Magister

IMPRIMATUR

Iulius Lenti Patriarcha Const. Vicesg.




UNIVERSITY OF CHICAGO
29 927 428